

ham, d'Isaac et de Jacob était le dispensateur souverain de tous les événements de la terre; qui ne voulait avoir qu'un seul peuple, celui qui descendait d'Abraham; que tôt ou tard il l'établirait au-dessus de toutes les nations; que, pour vaincre ses ennemis, Israël n'avait nul besoin de nombreuses armées; que toutes ses victoires avaient été le résultat de sa fidélité à servir un maître jaloux et tout-puissant; que toutes ses défaites et ses humiliations venaient de sa désobéissance. Et cette conviction même n'était encore qu'une des formes que prenait l'orgueil national. Le peuple juif, en cela, se distinguait-il réellement de tous les peuples de la terre? Non; car on retrouve partout la même prévention, la même préférence pour le pays où l'on vit, où l'on a ses parents et ses amis. Les Romains, par exemple, étaient sincèrement convaincus qu'ils avaient été destinés, dès leurs premiers commencements à conquérir, la terre tout entière, et Virgile n'a fait qu'exprimer la pensée de tous les citoyens de Rome quand il a dit :

*Tanta molis erat romanam condere gentem!*

mais les Romains croyaient que, pour vaincre, il fallait des soldats, et c'est pour cela qu'ils ont vaincu. Les Juifs croyaient qu'il suffisait de faire des sacrifices selon les rites prescrits et de ne jamais sacrifier à d'autres dieux qu'à Jéhovah; c'est pour cela qu'ils n'ont jamais pu s'étendre, qu'ils ont été tant de fois réduits en servitude et qu'ils n'ont jamais vu se réaliser les prédictions de leurs prophètes.

Cependant, malgré tant de déceptions, la confiance de leurs écrivains ne s'est jamais ébranlée, il faut en convenir, et c'est là surtout le caractère distinctif des livres juifs. L'orgueil national était plus tenace chez ce petit peuple que dans toutes les autres parties de la terre; et comme cet orgueil ne trouvait jamais qu'une satisfaction bien restreinte, même dans les plus beaux jours; comme la nation ne fit jamais de grandes conquêtes et ne put jamais mettre sur pied que de petites armées, force fut bien à ses prophètes, c'est-à-dire à ses écrivains, de faire toujours reposer leur unique confiance sur le bras du Tout-Puissant. De là vient que le nom de Dieu est répété presque dans toutes leurs phrases; que, même quand ils ne le nomment pas, on sent qu'il est présent à leur pensée. De là viennent ces brusques sauts qui, d'un récit tout humain, nous reportent tout à coup à l'intervention divine. L'idée de Dieu règne partout, tout sert d'image pour la rappeler, et naturellement la plupart de ces images sont grandioses, parce que c'est sur la puissance, sur la grandeur de Dieu que l'on fonde toutes ses espérances de gloire future. Il n'en sera pas ainsi dans l'Evangile, qui commencera une autre Bible d'un caractère tout différent : là, les images de Dieu ne seront pas si terribles; on le représentera plutôt comme un père que comme un maître jaloux, parce que le peuple nouveau, sans renoncer à l'espoir de dominer sur toute la terre, fatigué d'attendre en vain une domination matérielle qui échappe toujours, ne rêvera plus qu'une domination spirituelle, plus facile à conquérir. Mais c'est toujours sur Dieu que l'on comptera pour obtenir ce triomphe d'un genre tout nouveau; la pensée de Dieu obsédait constamment l'esprit des nouveaux historiens, des nouveaux prophètes devenus des apôtres ou des disciples; elle leur fera oublier tout ce qui préoccupait les écrivains ordinaires; ils s'attachaient fort peu à l'ordre des événements; quand ils passeraient d'un sujet à un autre, ils ne s'en apercevraient pas, parce que, au fond, c'est toujours la même pensée qui les occupe, celle de Dieu, et ils emploieront la conjonction copulative et quand le sens demanderait plutôt une conjonction adversative; l'époque précise des événements n'aura aucune importance à leurs yeux, ils diront seulement *en ce temps-là*; pourvu qu'ils appellent notre attention sur les faits divins en eux-mêmes, ils sont contents, leur but est atteint.

Cette préoccupation constante de l'idée divine suffit-elle pour caractériser un style? On peut le croire, pourvu qu'on restreigne beaucoup la signification ordinaire du mot; et alors on peut soutenir qu'il y a réellement un *style biblique*. Mais si l'on s'emparait de cet aveu pour en conclure que les écrivains bibliques ont été réellement inspirés et que c'est Dieu lui-même qui soufflait en eux la pensée constante de ramener tout à lui, on attribuerait à nos paroles un sens que nous ne voulons pas leur donner. A nos yeux, la question de l'inspiration reste entière, et nous ne pensons pas qu'il y ait impossibilité bien démontrée de tout expliquer naturellement par l'amour-propre national, par les habitudes religieuses, et peut-être aussi par des traits plus ou moins communs à tous les peuples d'Orient, ce qui conduit à faire entrer le climat comme un élément très-important dans cette question très-difficile et très-complexe du *style biblique*.

C'est au climat, par exemple, qu'il faut rapporter cette tendance prononcée des poètes hébreux à peindre l'avenir plutôt que le présent, et à le peindre comme un spectacle qui se déroule actuellement sous leurs yeux. Les tableaux sont tracés avec de vives couleurs; ils sont confus toujours, mais ils frappent par leur grandeur, par leur décousu même, qui les fait ressembler à des rêves, quelquefois à d'effrayants cauchemars. C'est dans les prophètes surtout qu'on pourrait trouver un style

à part, non-seulement à cause de ce mouvement extraordinaire d'idées, où l'on retrouve encore la préoccupation constante du grand pouvoir de Dieu, mais à cause de ces phrases courtes et hachées, qui sont comme le cri d'une âme troublée et hors d'elle-même. Mais appeler cela le *style biblique*, c'est attribuer à la Bible seule ce qui convient à tout l'Orient, et jusqu'à un certain point à tous ceux qui ont voulu rendre des oracles, dans quelque partie de la terre que ce fût : c'est proprement le style oriental ou le style prophétique.

Parmi nos écrivains modernes, plusieurs ont évidemment cherché à imiter le *style biblique*, comme Edgar Quinet dans *Ahasvérus*, et surtout Lamennais dans les *Paroles d'un croyant*. Sur quoi ces écrivains ont-ils fait porter leur imitation? Leurs phrases sont souvent courtes, hachées, décousues; mais nous venons de voir que les phrases de ce genre constituent plutôt le style oriental ou prophétique que le *style biblique* proprement dit. Si l'on avait interrogé la plupart de ceux qui admirèrent les *Paroles d'un croyant* comme un magnifique modèle du *style biblique*, et si on leur avait demandé à quel caractère ils reconnaissaient le langage de la Bible, la réponse la plus claire et la plus sincère qu'ils eussent pu donner est peut-être celle-ci : « Nous avons reconnu la Bible à la grande profusion des *et* jetés au commencement des phrases. »

Citons une partie du chapitre x :

« Et mon âme était triste, et l'espérance en sortait de toutes parts comme d'un vase brisé. »

« Et Dieu m'envoya un profond sommeil. »

« Et dans mon sommeil, je vis comme une forme lumineuse, debout près de moi, un esprit dont le regard doux et pénétrant pénétrait jusqu'au fond de mes pensées les plus secrètes. »

« Et je tressaillis, non de crainte ni de joie, mais comme d'un sentiment qui serait un mélange inexprimable de l'une et de l'autre. »

« Et l'esprit me dit : Pourquoi es-tu triste? »

« Et je répondis en pleurant : Oh! voyez les maux qui sont sur la terre. »

« Et la forme céleste se prit à sourire d'un sourire ineffable, et cette parole vint à mon oreille : »

« Ten œil ne voit rien qu'à travers ce milieu trompeur que les créatures nomment le temps. Le temps n'est que pour toi : il n'y a point de temps pour Dieu. »

« Et je me taisais, car je ne comprenais pas. »

« Tout à coup l'esprit : « Regarde, » dit-il. »

« Et, sans qu'il y eût désormais pour moi ni avant ni après, en un même instant, je vis à la fois ce que, dans leur langue infirme et défaillante, les hommes appellent passé, présent, avenir. »

« Et tout cela n'était qu'un, et cependant, pour dire ce que je vis, il faut que je redescende au sein du temps, il faut que je parle la langue infirme et défaillante des hommes... »

Que font là tous ces *et*, qui se répètent bien des fois encore jusqu'à la fin du chapitre? La plupart sont inutiles au sens ou devraient être remplacés par *alors*, *puis*, etc. Mais si l'auteur ne les avait pas mis ainsi en évidence, pour attirer tous les yeux, personne n'aurait dit : « C'est le style de la Bible, » et il fallait que tout le monde le dit, afin que l'effet fût plus grand. Cependant on ne trouverait peut-être pas une seule page dans la Bible tout entière où l'abus de la conjonction et soit porté à ce point. Sans doute, on peut dire que Lamennais, dominé par la pensée fixe d'un avenir où Dieu fera disparaître toutes les injustices qui pèsent sur la terre, accumule toutes ces images et tous ces petits faits comme venant à l'appui de l'unique vérité qui l'opprime; et cela explique jusqu'à un certain point pourquoi il veut marquer que chaque phrase s'ajoute à la précédente, en est la suite naturelle et inséparable. Il y a bien ici quelque ressemblance avec cette préoccupation constante de l'idée divine que nous avons signalée chez les écrivains de la Bible. Mais, en vérité, s'il ne faut que cela pour donner au style un caractère biblique, c'est trop facile, et le *style biblique* est réduit à trop peu de chose. Qu'un auteur, préoccupé d'une grande idée, laisse voir sa préoccupation dans la suite et l'enchaînement de ses pensées, cela est bien, et son style en deviendra quelquefois plus éloquent, plus sublime peut-être. Mais cette préoccupation peut se manifester par des signes moins puérils, et vraiment nous croyons, nous qui ne sommes pas bien convaincus de l'existence d'un *style biblique*, qu'il y a dans la Bible des choses plus dignes d'être imitées. Nous ne disons pas, d'ailleurs, que Lamennais ait bourné là son imitation de la Bible; mais nous croyons qu'il a eu tort de descendre à ces petits moyens, et que pourtant c'est à leur emploi qu'il dut une bonne partie de son succès.

— *Sociétés bibliques*. L'idée de fonder des sociétés pour répandre parmi les classes pauvres des exemplaires de la Bible, traduite en langue vulgaire, ne pouvait prendre naissance que chez les protestants, puisque l'Eglise catholique a toujours eu pour principe de ne point encourager les simples fidèles à lire la Bible et de préférer, pour le peuple, l'enseignement oral distribué par ses ministres à celui qui se ferait tout seul par la lecture du livre sacré qu'elle reconnaît pourtant

comme renfermant la base essentielle de ses doctrines. Elle s'appuie, pour expliquer la préférence qu'elle donne à l'enseignement oral, sur les paroles mêmes de Jésus-Christ : « *Ite, docete omnes gentes*, Allez et enseignez vous-mêmes toutes les nations; » mais cette raison ne suffit pas pour prouver le danger d'employer la lecture au moins comme moyen auxiliaire ajouté à celui de la prédication, et elle montre elle-même qu'elle ne croit pas ce danger réel, puisqu'elle permet à ses prêtres de mettre des catéchismes entre les mains des enfants et une foule de livres de piété entre celles des fidèles. Si donc il existe ici un danger, ce n'est pas celui qui consisterait à s'instruire tout seul par les livres, c'est uniquement celui de lire un livre spécial, qui est la Bible; et, comme la Bible est inspirée, tandis que les catéchismes et tous les livres de piété ne le sont pas, il peut sembler extraordinaire que le livre dangereux soit précisément celui qui est inspiré. Mais abrégons ces réflexions, qui sont étrangères à notre sujet, et traçons en quelques lignes l'histoire des sociétés fondées dans le but de distribuer partout des Bibles, afin que la parole de Dieu soit lue et méditée partout : les protestants prétendent qu'ayant la parole de Dieu à notre disposition, c'est une profanation impie de lui préférer la parole des hommes, et vraiment, s'ils ont tort, il faut convenir qu'ils ont un peu l'air d'avoir raison.

La première société de ce genre fut établie en Angleterre par le Long-Parlement, en 1649. En 1663, J. Elliott, missionnaire protestant, traduisit la Bible dans la langue des tribus américaines où il voulait aller prêcher l'Evangile, et fit imprimer cette traduction dont il emporta de nombreux exemplaires dans le nouveau monde. En 1698, la *Société pour la propagation de la foi chrétienne* fut établie à Londres, et on lui doit des traductions de la Bible en arabe, en gallois, etc. A cette société en succédèrent plusieurs autres jusqu'en 1804, époque où fut enfin organisée la grande société connue sous le nom de *British and foreign Bible Society*, qui, à force de zèle et d'activité, est parvenue à se rattacher des sociétés auxiliaires dans les principales villes du royaume; à recueillir des sommes d'argent considérables, plus de 100 millions de francs de 1804 à 1855; à répandre plus de 30 millions d'exemplaires de la Bible dans toutes les parties du monde, puisque, en 1850, elle avait déjà fait faire des traductions en 166 langues différentes. La Société entretient, dans tous les lieux où elle veut faire distribuer des Bibles, des hommes qui sont plutôt de simples agents que des missionnaires, et dont la fonction consiste uniquement à trouver de pauvres gens à demi-sauvages qui consentent à recevoir une Bible en promettant de la lire quand ils auront le temps ou quand ils auront appris à lire, s'ils ne le savent pas encore. On conçoit que ces pauvres Bibles restent souvent intactes, qu'elles sont quelquefois conservées religieusement comme de simples talismans ou comme un objet de curiosité, qu'elles sont bientôt mises de côté par le petit nombre de ceux qui essayent de les lire quand ils voient qu'ils ne comprennent rien, qu'enfin cette propagande de Bibles produit très-peu de véritables chrétiens. Les catholiques se moquent des protestants sous ce rapport, ils accusent leurs efforts d'impuissance, et il faut convenir qu'en général les faits leur donnent raison.

Une *Société biblique*, rivale de celle de Londres, s'est formée à Edimbourg, et elle a acquis, en peu de temps, un développement considérable. Il y en a une aussi à Berlin, dont la fondation remonte à 1805, et qui compte cent succursales; c'est la plus importante de toute l'Allemagne. Les autres sont établies dans les villes suivantes : Hambourg, Dresde, Nuremberg, Lubeck, Francfort-sur-le-Mein, Brême, Stuttgart, etc. La Suisse, la Suède, le Danemark, les protestants de la France, ont aussi des *Sociétés bibliques*. Enfin, aux Etats-Unis, la *Société biblique de Philadelphie*, fondée en 1808, a fait imprimer plusieurs millions de Bibles en diverses langues, et compte plus de mille sociétés affiliées dans l'Amérique du Nord.

*Scènes bibliques*. La Bible a été, pour les artistes du moyen âge et des temps modernes, une source inépuisable d'inspirations. Dans le principe, les artistes chrétiens, obligés de voler sous des allégories leurs croyances persécutées, empruntèrent à la Bible des images où les initiés se plaisaient à reconnaître les mystères de la foi nouvelle. C'est ainsi que, sous la figure de Daniel dans la fosse aux lions, on retrouvait Jésus-Christ triomphant de ses ennemis et de la mort, et, pour rappeler la résurrection de l'Homme-Dieu, on montrait Jonas dévoré par la baleine et rendu à la lumière après trois jours. Par la suite, on représenta les scènes de l'Ancien Testament en regard des sujets tirés de l'Evangile, afin de mieux faire ressortir les rapports mystérieux des deux Lois. Cette sorte de parallèle a servi de thème à plusieurs compositions remarquables, parmi lesquelles il nous suffira de citer les peintures dont Hippolyte Flandrin a décoré les murailles de la nef de Saint-Germain-des-Près.

Les enlumineurs, dans les chefs-d'œuvre de la calligraphie monastique, les maîtres de pierre, sous les porches des grandes églises romanes et ogivales, multiplièrent à l'envi les

représentations des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quels trésors de grâce naïve ont déployés ces pieux *imagiers*, qui, ne travaillant que pour la plus grande gloire de Dieu, ne pouvaient pas songer à nous transmettre leurs noms! Que de charme dans leurs compositions, où nous retrouvons les types, les costumes, les usages de leur époque et jusqu'aux monuments des villes qu'ils habitaient! En ce temps-là, l'art n'avait aucun souci de la couleur historique et de la couleur locale; il se bornait à exprimer le sentiment religieux.

Les maîtres de la Renaissance ne commirent pas moins d'anachronismes que ceux du moyen âge, mais ils surent donner aux figures bibliques une grandeur, une majesté incomparable; ils créèrent des types d'une beauté tout idéale qui furent généralement admis par les artistes des âges suivants. Un volume ne suffirait pas à la simple énumération des œuvres inspirées par la Bible aux peintres des diverses écoles. Et nous n'entendons parler ici que des tableaux dont l'Ancien Testament a fourni les sujets, compositions qui tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre les scènes tirées de l'histoire profane et celles empruntées au Nouveau Testament et aux légendes des saints. Les maîtres les plus célèbres ont exécuté des peintures bibliques. Vingt-cinq ans avant de couvrir les murs de la chapelle Sixtine des figures colossales du *Jugement dernier*, Michel-Ange, l'auteur du *Moïse*, avait orné le plafond de cette chapelle de douze tableaux représentant : *Dieu débrouillant le chaos*, la *Création du monde*, la *Création de la lumière*, la *Création de l'homme*, la *Création de la femme*, *Adam et Eve tentés par le serpent*, le *Sacrifice de Noé*, le *Déluge*, l'*Urée de Noé*, *Judith*, *David et Goliath*, la *Mort d'Amar*. A son tour, Raphaël déroula dans ses célèbres Loges une longue série de scènes bibliques; elles sont au nombre de quarante-huit. Parmi les plus remarquables, nous citerons : *Dieu débrouillant le chaos*, *Dieu créant la terre*, *Dieu créant la lumière*, *Dieu créant les animaux*, *Adam et Eve tentés par le serpent*, la *Sortie du Paradis*, la *Construction de l'Arche*, le *Déluge*, *Isaac et Rebecca*, *Jacob rencontrant Rachel*, la *Chasteté de Joseph*, le *Triomphe de David*, la *Construction du temple*, etc. La plupart des autres grands maîtres de l'Italie ont puisé des sujets de tableaux dans l'Ancien Testament. Le Titien a peint la *Mort d'Abel*, le *Sacrifice d'Abraham*, *David tuant Goliath*, *Tobie conduit par l'ange*, le *Passage de la mer Rouge*, etc.; tableaux que l'on conserve dans diverses églises de Venise; — Giorgione : le *Jugement de Salomon* (Musée des Offices), *Moïse sauvé des eaux* (palais Pitti); etc.; — Tintoret : *Suzanne au bain* (Louvre), *L'adoration du veau d'or* (église de Santa Maria dell'Orto, à Venise), la *Présentation d'Esther* (Hampton-Court); etc.; — Paul Véronèse : *Loth et ses filles*, l'*Evanouissement d'Esther* et *Suzanne au bain* (Louvre), *Esther devant Assuérus* (Musée des Offices), *Moïse sauvé des eaux* (Musée de Lyon), la *Reine de Saba* (Musée de Turin), etc. — Les artistes espagnols ont rarement traité des sujets bibliques. Dans l'œuvre des chefs de cette école, nous ne trouvons guère à citer que le *Frappement du Rocher* (Musée de Séville), *Jacob chez Laban* et le *Retour de l'Enfant prodigue* (Galerie Westminster), par Murillo; la *Robe de Joseph* (à l'Escurial), par Velasquez; le *Frappement du Rocher* (anciennement galerie Soult), par Herrera le Vieux. — En revanche, les artistes primitifs des écoles du Nord se sont fréquemment inspirés de la poésie biblique : Van Eyck a représenté *Adam et Eve*, le *Buisson ardent*, la *Verge d'Aaron*, etc.; Memling : *David et Bethsabée* (Musée de Stuttgart), le *Pêche originel* (collection d'Ambras). Ce fut en Allemagne que parurent les premières illustrations gravées de la Bible. Alb. Dürer, Aldreger, Aldorfer, les Beliam, Holbein, les Burgkmaier, J. Binck, Lucas Dames, Amman et beaucoup d'autres firent des dessins ou des gravures pour ce genre d'ouvrages. Le nombre des planches exécutées par Amman pour la Bible de Martin Luther, publiée à Francfort en 1565, ne s'élève pas à moins de cent dix. A peu près à la même époque, Pieter van der Borcht gravait une centaine de planches pour un recueil publié à Amsterdam en 1580, sous le titre de : *Imagines et figura Biblicorum* (in-fol.). Nous n'entreprendrions pas de citer les innombrables éditions illustrées de la Bible qui ont été publiées depuis cette époque. Brunet a indiqué, dans son *Manuel de l'amateur de livres*, quelques-unes des plus curieuses.

Rembrandt réclame une mention toute particulière parmi les peintres de sujets bibliques. « Aucune autre école contemporaine, a dit le docteur Waagen, ni celle de Rubens, ni celle des Carrache, ni l'école française, ni l'école espagnole n'a rendu l'esprit de la Bible avec la pureté et la profondeur du maître hollandais. Le sentiment profond qui le distingue s'ajoute ici à son admirable talent de composition. Quoique ses personnages, le plus souvent des portraits de juifs d'Amsterdam dont il habitait le quartier, soient communs et parfois extrêmement laids, ils n'en frappent pas moins le regard par une simplicité, une vérité, une harmonie étonnantes dans lesquelles Koloff et Gohl après lui ont reconnu avec raison le véritable esprit de l'Eglise réformée. » La vérité est que, pour Rembrandt, les personnages de la Bible sont de simples acteurs de la comédie humaine; il excelle à les placer en scène, à les faire mouvoir, à les envelopper